

Lénine et la jeunesse

A. Lounatcharsky

Source: Anatole Lounatcharsky, Silhouettes. Paris-Moscou, Les Éditeurs Français Réunis-Éditions du Progrès, 1980, pp. 388-401. Publié pour la première fois en russe dans: A. Lounatcharsky : Lénine, Moscou, Krasnaïa Nov, 1924. Notes MIA.

La jeunesse et l'instruction, deux notions inséparables. Quand je parle des vues de Lénine sur la jeunesse, je dois constamment me reporter à ses thèses concernant l'instruction publique. Il faut commencer par là.

Vladimir Ilitch n'appartenait évidemment pas à ces libéraux-idéalistes qui pensaient que le degré de développement culturel du peuple déterminait son aptitude à la révolution. Vous vous souvenez sans doute de ces thèses grossières dont abondait le libéralisme : il est d'abord indispensable que les masses parviennent à un certain niveau culturel pour penser aux libertés, même à celles arrachées par les revendications des masses populaires. Lénine avait un point de vue totalement opposé. Il considérait que les gouvernements d'exploiteurs ne donneraient pas l'instruction aux masses. Et il ne voyait aucune contradiction dans le fait que les démocraties bourgeoises, qui sont des sociétés d'exploiteurs, n'en donnent pas moins un certain degré d'instruction aux masses. Il comprenait que cette instruction était insuffisante, empoisonnée par des adjonctions spécifiques visant à retarder le développement d'une pensée critique, au sein du peuple. Elle ne tendait surtout pas à transformer une démocratie mensongère, qui permettait de maintenir le pouvoir entre les mains de quelques dizaines de milliers d'exploiteurs, en un pouvoir véritable, effectif, de l'énorme majorité, capable de frayer les voies politiques, économiques et culturelles de l'avenir du peuple. Lénine comprenait parfaitement que l'instruction publique, dans les pays bourgeois, donne aux masses l'illusion d'une démocratie apparente et décorative, en les maintenant dans la simple satisfaction de leur constitution.

En particulier, quand il s'agissait d'une nation comme la Russie, Vladimir Ilitch voyait fort bien que l'instruction publique n'était pas suffisante pour avancer (...). Alors, que faire ? Si le peuple en général, et le prolétariat en particulier, ont besoin d'une certaine conscience politique afin de poser les problèmes de la révolution et de trouver le meilleur chemin pour les résoudre, et que son éducation est impossible sans la révolution, faut-il y voir un cercle vicieux ? N'est-ce pas un problème insoluble : sans conscience pas de révolution, sans révolution pas de conscience ?

Cette question fut résolue dans une certaine mesure « aristocratiquement », c'est-à-dire en posant le problème sous cet angle : à travers souffrances et sacrifices, les masses populaires promeuvent une certaine avant-garde principalement issue du prolétariat. Toute la masse ne peut encore parvenir au niveau de cette prise de conscience ; c'est pourquoi, laissée à elle-même, elle commettra inévitablement des erreurs. L'avant-garde pleinement consciente, c'est le Parti communiste. Mais la masse ne pourra agir – parce que nulle avant-garde ne peut agir à sa place et que la révolution est une action de masse – que si elle a une confiance suffisante dans son parti d'avant-garde et si celui-ci est suffisamment fort et conséquent pour la diriger. Ce fut la solution préalable, la première solution du problème : promotion d'une avant-garde, d'une minorité révolutionnaire, et accomplissement de la révolution (...).

Mais la révolution a triomphé. Qu'y a-t-il ensuite ? La première thèse de Lénine était : il faudrait être un enfant pour croire que les communistes peuvent construire le communisme de leurs propres mains. Les communistes, c'est une goutte d'eau dans la mer. Partant de cette thèse, Vladimir Ilitch en formule d'autres : il est indispensable de s'appuyer sur des forces en dehors du parti, de les faire participer au travail administratif, économique, culturel. À l'exemple de l'Armée Rouge, où nous nous avons soumis et utilisé les officiers, il faut rallier les « cadres » administratifs, techniques, commerciaux, médicaux, enseignants, etc., ceux-là mêmes qui avaient servi la bourgeoisie. Et Lénine dit que le communiste est celui qui a bien mérité dans le domaine d'activité qui lui est confié, qui a su trouver le plus grand nombre de « spécialistes » non communistes, les attirer et les utiliser comme il convient (...).

Lénine institua le conseil de l'Économie nationale ¹, dont fait partie toute une série de professeurs, et créa le Gosplan (plan d'État) ². Il s'est battu, parfois avec le plus grand acharnement, contre la politique des cellules communistes dans les instituts, car elles combattaient les professeurs. Il disait : si nous ne savons pas utiliser ces hommes, nous instruire auprès d'eux, et si nous ne leur donnons pas la possibilité d'appliquer leurs forces à la construction selon notre plan, alors nous serons des bons à rien, car, sans eux, en aucune façon, nous ne pourrons avancer (...).

Mais cela n'empêchait nullement Lénine de reconnaître que nous menions notre combat pour l'édification du socialisme avec de mauvaises armes. Certes, parmi ces spécialistes, il se trouvait des intelligences et des talents brillants, des hommes qui se ralliaient entièrement à nous ; mais dans l'ensemble il s'agissait d'un mauvais matériau, surtout si l'on y ajoute les innombrables spécialistes subalternes, techniciens du travail de bureau, qui constituent cette foule qui se dresse, naturellement, entre les cadres administratifs supérieurs et les masses populaires.

En outre, Vladimir Ilitch soulignait constamment l'inexpérience certaine des communistes eux-mêmes dans de nombreuses branches, le fait que, trop souvent, le communiste peut être commissaire, mais non pas spécialiste dans le domaine précis dont il est responsable, ce qui montre à quel point l'appareil gouvernemental reconstruit par nous avait de vieux relents, et combien ce mécanisme développait de frictions internes. Toutes les vis et tous les écrous de notre machine gouvernementale offraient un assortiment qui existait auparavant, dans un mécanisme totalement différent, et que le marteau communiste a dû ajuster. Lénine le percevait très clairement.

Il formulait deux tâches. La première, c'est qu'il est indispensable d'élever au plus vite le niveau culturel des masses, non seulement prolétariennes mais aussi paysannes. L'instruction en est la voie. Vladimir Ilitch s'élevait vivement contre l'introduction d'une « culture prolétarienne » dans les formes supérieures d'instruction. Il comparait les défenseurs de ce point de vue aux hommes qui s'efforceraient de construire le troisième étage d'un bâtiment, dont les soubassements ne seraient pas encore terminés. Avec une étonnante lucidité, souvent avec dureté, il nous rappelait à la réalité. Il disait : « *Le tout premier problème, c'est l'instruction. Lire, écrire, compter voilà ce qu'il faut apprendre à une immense quantité de gens* » (...).

1 Conseil suprême de l'Économie nationale (*Vysshiy sovet narodnogo khozyaystva*, VSNKh) : organe central de gestion de l'économie nationale, principalement de l'industrie, dans la Russie soviétique puis dans l'URSS de 1917 à 1932. Il avait été instauré par un décret du 2 décembre 1917, en tant qu'organe du Conseil des Commissaires du peuple. Il était chargé, sous la direction initiale d'Ossinsky, Rykov et Larine, « *d'organiser l'économie nationale et les finances d'État* » en élaborant « *le plan d'organisation de la vie économique du pays et en coordonnant l'activité des organismes centraux et locaux et des commissariats du peuple correspondants (commerce et industrie, ravitaillement, agriculture, finances, etc.)*, du Conseil du contrôle ouvrier de Russie, ainsi que l'activité en rapport des organisations des fabriques et usines et des organisations syndicales de la classe ouvrière ». En 1932, il est réorganisé en commissariats populaires de l'Industrie lourde, de l'Industrie légère et de la Sylviculture.

2 Gosplan, (*Gosudarstvennaya Planovaya Komissiya*, Commission d'Etat pour la planification). Il a été créé en février 1921 sous la présidence de Krjijanovsky pour superviser la planification d'une économie socialiste dans le nouvel État soviétique. Il a été dissous en avril 1991.

La famine (en 1921) vint contrecarrer notre combat contre l'analphabétisme et détruisit sur presque toute l'étendue de notre pays les centres de lutte contre l'analphabétisme. Mais quand la famine fut terrassée, Lénine s'empessa d'écrire un article dans lequel il déclarait que notre premier devoir était de liquider l'analphabétisme dans la population au-dessous de trente-cinq ans, et cela pour le dixième anniversaire de la révolution. Il savait parfaitement que c'était là un objectif difficile ; grand réaliste, il sentait ces difficultés mieux que n'importe lequel d'entre nous ; il savait combien il y avait d'illettrés, combien cela coûterait approximativement, mais il dit que c'était possible.

Vladimir Ilitch s'intéressa autant aux écoles qu'aux bibliothèques publiques. On comprend pourquoi. Démocrate authentique, au sens le plus sacré et le plus lumineux de ce mot, il voulait par tous les moyens rapprocher le moment où les masses populaires, non seulement les ouvriers, mais aussi les paysans, auraient totalement conscience de leurs besoins et du chemin à emprunter pour parvenir à leur affranchissement. Et cela, non seulement sur le plan politique, mais aussi sur celui de leurs problèmes économiques quotidiens et de leur mode de vie. Quand nous étions menacés d'une rupture catastrophique avec les masses paysannes, Vladimir Ilitch lança des appels très significatifs. *« Si la retraite est justifiée, une fois que nous avons reculé, allions-nous à la masse paysanne, et toujours avec elle, avançons, cent fois plus lentement, mais en revanche d'un pas ferme, irrésistible, afin qu'elle voie sans cesse que tout de même nous progressons. Alors notre œuvre sera absolument invincible... »*

Il en est bien ainsi. Mais il n'en résulte pas que nous devons totalement nous replier sur l'instruction primaire et que le problème fondamental soit réduit aux écoles pour la liquidation de l'analphabétisme et aux bibliothèques publiques.

Lénine comprenait parfaitement que les écoles, les bibliothèques publiques et la suppression de l'analphabétisme ne sont rien sans le développement de l'économie, sans une administration d'Etat ne travaillant plus par à-coups, comme cela avait toujours été le cas. Il disait sans détours : chez nous, à l'exception peut-être du commissariat du Peuple aux Affaires étrangères, qui ressemble encore à quelque chose, tous travaillent on ne peut plus mal. Il le déclarait avec une grande sévérité. Nous avons construit une mécanique gouvernementale qui a soutenu le combat, qui s'est montrée viable, mais voyez quels à coups elle donne. Il faut la réorganiser, il faut apprendre aux individus à bien administrer, dans des formes convenables, précises et simples.

Il faut apprendre à gérer l'économie, y compris le commerce. Il faut apprendre à enseigner, de sorte que les trois aspects de l'enseignement (instruction générale, commençant avec la lecture et l'écriture, formation technique et éducation politique) soient réunis dans un même faisceau, tressés dans le câble métallique d'un unique système d'instruction. Mais il faut disposer pour cela d'éducateurs, économistes et administrateurs. Or il y en a peu.

Attendre que les petits enfants, après que nous leur aurons construit une école satisfaisante, aient grandi et soient devenus de bons économistes ? Mais nous ne pouvons pas organiser d'écoles convenables, parce que nous manquons d'enseignants.

Attendre que les paysans et les ouvriers illettrés, venant seulement de recevoir leur premier abécédaire, parviennent au marxisme ? C'est également impossible. Cela reviendrait à élever le niveau de la mer, en y versant goutte après goutte (...).

Comment en sortir ? Il n'y a qu'une issue : faire appel à la jeunesse. À quelle jeunesse ? À notre jeunesse, évidemment, et non à la jeunesse bourgeoise (...).

Nous faisons appel à la jeunesse ouvrière et paysanne. Elle est illettrée ? Oui. Eh bien, il faut l'instruire, il faut lui donner cette instruction qui est nécessaire pour elle et pour nous.

Nous devons obtenir des spécialistes de haut niveau grâce aux établissements d'enseignement supérieur, mais notre jeunesse est encore incapable d'y étudier. La première action de Lénine fut

d'ouvrir les portes de l'université à tous ceux qui avaient soif de s'instruire. Ils s'y précipitèrent et l'emplirent. Tant qu'il s'agissait de cours magistraux, rien à signaler : tous, en s'écrasant les uns sur les autres, écoutaient. Mais au laboratoire, à l'amphithéâtre d'anatomie, cela allait plus mal. Il fallut sélectionner, parce que le « panier » de l'instruction supérieure russe était assez restreint, et on ne pouvait y verser d'un seul coup tous ceux qui désiraient recevoir cette instruction. Il fallait donc choisir ceux qui étaient alors les plus utiles, les plus capables. Quant à ceux qui constituaient un bon matériau, mais encore brut, il fallut instaurer pour eux de nouvelles formes. C'est ainsi que se formèrent les facultés ouvrières et que l'admission dans les établissements d'enseignement supérieur eut lieu selon des critères de classe.

De nouveaux problèmes se posèrent aussitôt. Vladimir Ilitch les connaissait parfaitement et se préoccupait de leur solution. Il nous en parlait constamment, bien que, peut-être, nous ne trouvions pas, dans ses travaux, de nombreuses traces de ses réflexions dans ce domaine.

En premier lieu, une question cardinale. Il est clair que la jeunesse ouvrière et paysanne ne disposait pas des ressources suffisantes pour vivre, et qu'il fallait trouver un moyen de réunir études et travail salarié. C'était très difficile à l'époque où, chez nous, seul un petit nombre de travailleurs était salarié. Peut-être fallait-il donner des bourses aux étudiants. Évidemment, la solution la plus rationnelle eût été d'entretenir cette jeunesse aux frais du gouvernement. Le besoin du pays, en ce qui concerne l'instruction, était énorme ; l'afflux de ceux qui y aspiraient était gigantesque, et le besoin du pays en individus déjà instruits n'était pas moindre. Le mince tuyau par lequel il fallait faire passer cette vague d'aspirants au savoir, dans le réservoir qu'il convenait d'emplier, était étroit. On disposait de peu de moyens. Et ce mince tuyau sera insuffisant jusqu'au temps heureux où l'on pourra dire : nous avons les moyens d'entretenir tant de centaines de milliers d'étudiants aux frais du gouvernement. Cela signifiera que la tâche administrative et économique aura été résolue aux trois quarts.

Je ne veux pas dire que nous avons épuisé toutes les méthodes qui nous étaient accessibles. Nous ne cessons de réfléchir à la question des crédits d'État. Peut-être faudra-t-il diminuer le nombre d'étudiants à partir de l'année prochaine, restreindre le nombre de bourses pour augmenter leur montant, procéder à toutes sortes d'amélioration économique, attirer les étudiants à des travaux plus ou moins pédagogiques, plus ou moins rémunératifs. Ces problèmes se posent donc à nous ; toutefois, même si nous les résolvons avec succès, la situation s'en trouvera certes allégée, mais une crise matérielle ne pourra être entièrement évitée. Nous nous battons justement pour établir un gouvernement qui soit capable de mener une politique culturelle. Et tant que nous n'y serons pas parvenus, nous devons nous battre, dans le sens le plus exact de ce mot.

La deuxième question : qu'enseigner, et comment enseigner ? Vous savez que Lénine consacra à cette seconde question son brillant et profond [discours aux jeunes communistes](#)³.

D'une façon générale et sur ses principaux points, il a répondu avec une clarté lumineuse à cette question. Le communiste s'arrête souvent devant cette science dans laquelle il se prépare à plonger, devant cette coupe de connaissances que « Monsieur le professeur » lui présente, car il se demande s'il ne plonge pas dans un tourbillon et si on ne lui présente pas un poison. Il se dit : je suis marxiste, et je sais que chaque idéologie est le reflet des classes. Et la science, n'est-ce pas une idéologie ? Oui. Quelle est la classe qui l'a forgée ? La classe bourgeoise, celle des propriétaires fonciers. Cette science ne m'est donc pas nécessaire, elle est même néfaste pour moi... Quelle science me faut-il ? Celle qui exprime mon être, mon appartenance au prolétariat. Donc, il me faut une science prolétarienne. Où est-elle ? Elle n'existe pas, à l'exception du marxisme. Dans les autres domaines : rien. Comment s'en sortir ? Il faut l'inventer. Ne pas apprendre, mais enseigner soi-même, non pas chercher une science à dépasser, mais forger la sienne propre. Mais en attendant, nous ne savons rien du tout ; d'où pouvons-nous acquérir nos connaissances ? De notre vie, du tréfonds de nous-mêmes, en un mot, de nous-mêmes. Et quand il apparaîtra que notre science prolétarienne est assez pauvre, il suffira de cracher énergiquement sur ces calvités savantes et dire : et maintenant, vous autres bourgeois, avec tous vos

3 Discours prononcé au IIIe Congrès de l'Union des Jeunes communistes de Russie, le 2 octobre 1920. (N. R.)

trésors, que valez-vous devant un seul trait de ma plume prolétarienne ? Prenant de l'élan et desserrant les poings, je vous sortirai une telle science prolétarienne que, dans une brochure de trente-trois pages, je donnerai la solution de tous les problèmes de l'existence.

Telle est la possibilité qui effrayait considérablement Lénine. Je l'ai exposée d'une façon quelque peu humoristique. Mais que peut-on ignorer ici ? Que l'idéologie reflète le mode de vie, tout marxiste le sait. Et celui qui en doute, ferait mieux de rendre sa carte du parti. Est-ce que l'idéologie qui a régné jusqu'à présent n'est pas le reflet du mode de vie bourgeois ? Comment peut-on en douter ? Alors, à quoi peut-elle nous servir ?

C'est ainsi que se pose le problème.

Où se trouve l'erreur ? En ceci que l'idéologie ne reflète pas seulement les aspects négatifs d'une classe déterminée, mais le mode de vie dans sa totalité, c'est-à-dire également dans ses aspects progressistes.

La bourgeoisie, le capitalisme, avaient-ils en eux-mêmes des aspects progressistes ? Évidemment. En quoi consistait l'aspect progressiste essentiel ? En ceci que, par exemple, la bourgeoisie a été l'organisatrice du progrès de la mécanisation. La mécanisation, c'est la base de la nouvelle société bourgeoise. Si l'on veut inventer une machine qui fonctionne correctement, la condition indispensable est la connaissance des mathématiques de la physique, de la chimie, de la botanique, de la zoologie, et ainsi de suite. Pour des millions de problèmes concernant le commerce, la navigation maritime, la construction, le travail des métaux, l'extraction des minerais, l'exploitation de la terre, etc., il faut une foule de connaissances scientifiques (...).

Quant à la culture bourgeoise, nous devons comprendre qu'en dépit de ses tares, elle renferme une étonnante richesse d'expérience authentique, puisque la bourgeoisie voulait obtenir un profit réel, et par des voies réalistes. Une usine bourgeoise, ce n'est pas notre usine ; mais en résulte-t-il que nous devons dire : au diable toutes les locomotives ! Elles sont bourgeoises et, en attendant que nous inventions les nôtres, il faudrait nous passer de chemin de fer ? Non, ce n'est pas ce que nous voulons. Lénine exprimait sa pensée avec une grande netteté : triste sera le communiste qui s'instruira uniquement selon des livres et des brochures communistes. Si nous n'assimilons pas toute la culture du passé, nous n'avancerons d'aucune façon.

Si vous relisez son discours au congrès de l'Union de la Jeunesse Communiste, vous verrez que Lénine va courageusement jusqu'au bout de sa pensée. Il dit : étudiez tout, assimilez toute la culture bourgeoise, et, ensuite, faites le tri. Aux connaissances acquises, ajoutez votre instinct de prolétaire, votre philosophie prolétarienne, votre éducation marxiste, et elles éclaireront tout d'un jour nouveau. Mais souvenez-vous qu'enseigner et construire, vous ne le pourrez qu'après avoir étudié très longtemps (...).

Lénine savait parfaitement que le danger n'était pas grand que la science bourgeoise empoisonne et dérouté la jeunesse ouvrière et paysanne du fait de l'existence du contrôle prolétarien, mais le combat sur ce front ne devait jamais cesser. Il existe cependant le danger inverse : rejeter la culture bourgeoise et tomber totalement dans l'hérésie de la morgue communiste. Ce serait là un énorme danger, car se créeraient cette ambiance de suffisance, de dilettantisme, toutes sortes de fictions fantasmagoriques, superficielles, qui pourraient ruiner entièrement notre cause. Voilà pourquoi Lénine disait aux Komsomols : apprenez sans crainte ! Vous acquerrez une énorme quantité d'informations utiles. Et ne craignez pas de vous « éloigner » ainsi du marxisme. Votre fonds est sain et vous saurez parfaitement, par la suite, distinguer l'utile de l'inutile. Puisez dans la mer des connaissances humaines qui, jusqu'à présent, a été dans une large mesure conditionnée par le monde bourgeois. Et quand vous le ferez, vous pourrez déterminer la science par la pensée prolétarienne, et lui conférer une toute nouvelle direction, une dimension encore jamais atteinte.

Comment enseigner ? Voici comment Lénine posait la question. Il disait : apprendre nous est utile, afin de briser la classe bourgeoise, et de parvenir au communisme. Et cette tâche doit être l'immuable étoile polaire qui nous indique le chemin. Aussi il est nécessaire d'enseigner en contact direct avec la vie. L'enseignement élémentaire, et encore plus l'enseignement supérieur, ne doivent pas être repliés sur eux-mêmes. Agités par toutes les grandes tempêtes de la vie sociale, ils doivent leur faire écho, y prendre une part des plus actives (...).

Il faut faire en sorte, dit Lénine, que toutes les connaissances soient dans la mesure du possible assimilées en étroite liaison avec la vie pratique (...).

Cet aspect des vues de Lénine sur la jeunesse peut être ainsi résumé : il faut travailler constamment à l'élévation générale du niveau des masses populaires, aussi bien à l'école qu'en dehors de celle-ci, tout en faisant surgir, en promouvant au sein des masses, des dizaines, peut-être même des centaines de milliers de jeunes gens, les instruire parfaitement et le plus rapidement possible, avec l'aide des facultés ouvrières, par l'assimilation de l'ancienne culture.

Par ailleurs, cette assimilation doit s'opérer à travers le travail, en rapport avec l'expérience sociale, et sous le constant éclairage de chaque acquis nouveau par l'idée générale de la révolution communiste.

Que pouvons-nous espérer si ce programme est exécuté ? Sans répéter ce que nous avons déjà dit, nous affirmons que la victoire du « nepman »⁴ ou la nôtre dépend de la capacité de la classe ouvrière à forger sa propre intelligentsia (...).

Quelles sont nos perspectives à cet égard ? Si nous avançons sur le chemin indiqué par Lénine, si nous nous appuyons sur la jeunesse, d'abord ouvrière, puis paysanne, si nous savons lui enseigner ce que Lénine a dit, alors, sans aucun doute, nous formerons une intelligentsia malgré notre pauvreté, malgré l'étroitesse de ce « tuyau » dont je vous ai parlé, ce mince tuyau par lequel la vague de la jeunesse qui désire s'instruire, s'engouffre dès à présent (...).

Vous vous trouvez actuellement au centre du combat de deux forces : le socialisme qui progresse, et une énorme quantité d'éléments paysans petits-bourgeois, mus par l'égoïsme, l'ambition, cette ambition qui trouve des accents corrompteurs et flatteurs, afin de se glisser dans le cœur. Aussi, en dehors du rude combat matériel que vous menez et de la quête d'un savoir de spécialiste, vous devez mener un autre combat pour le salut de votre propre âme, pour l'âme de votre voisin, avec lesquels vous étudiez. Vous devez mener le combat pour un essor plus rapide vers la lumière d'une conscience définitivement communiste, qui fera corps avec vous.

Le combat pour la jeunesse est un des plus importants, parce que, dans la mesure où la jeunesse sera gagnée, et où elle n'échappera pas des mains de la classe ouvrière, elle sera une arme puissante pour les combats à venir. Et elle nous garantit la victoire dans la mesure où elle nous permettra de développer à une échelle incomparablement plus grande qu'aujourd'hui le combat pour l'éducation des masses.

Lorsque vos jeunes épaules d'ouvriers et de paysans, les dizaines et les centaines de milliers de jeunes épaules supporteront pour une grande part la solution difficile de nos problèmes sociaux, alors seulement nous pourrions dire que nous sommes vraiment vigoureux, que notre tâche n'est pas au-dessus de nos forces. A l'heure actuelle, ce fardeau est bien lourd pour les épaules de la vieille garde du communisme, qui va en s'éclaircissant, et pour les épaules des militants, membres ou non du parti, qui comprennent nos tâches mais sont inaptes à les résoudre et trop peu nombreux. Cette tâche deviendra plus légère et se fera beaucoup plus joyeuse, à mesure qu'en avançant sur le chemin de la culture vous prendrez rang parmi ceux qui construisent un nouvel État et une nouvelle société.

4 De NEP : nouvelle politique économique. (N. R.)

Je partage entièrement l'immense optimisme dont le marxisme est imprégné. À cet égard, Lénine allait beaucoup plus loin que la majorité des marxistes de sa génération. Ces marxistes se basaient a priori sur le fait que seules des nations au prolétariat nombreux peuvent réaliser une révolution socialiste. Quand Lénine déclara que nous ferions une révolution marxiste en Russie, que répondirent les menchéviks ? Ils dirent : Tu es trop optimiste, Lénine. Tu as oublié que la Russie est un pays arriéré, qu'elle a un prolétariat peu nombreux, non organisé et non instruit, que la classe ouvrière, semblable à une mouche dans du lait, est noyée dans une immense paysannerie. Dans de telles conditions, Marx lui-même, disaient les menchéviks, n'aurait osé penser à une révolution marxiste. Tant mieux si se produit une révolution bourgeoise plus ou moins convenable ; pour le reste, nous le reporterons jusqu'à ce que le prolétariat soit mûr... Mais Lénine pensait que, non seulement en Russie, mais aussi en Perse, en Chine, en Hindoustan ou à Java, des révolutions guidées par la doctrine marxiste sont possibles. Évidemment, elles ne prendront pas d'emblée des formes communistes, mais il n'y a aucun doute que les révolutions, dans les nations de petite bourgeoisie, les révolutions de paysans, de pauvres, peuvent recevoir le levain, le ferment, la couleur de leur prolétariat et par leur prolétariat, même s'il est peu nombreux comparativement à celui d'Europe occidentale ou d'Amérique.

L'alliance avec la paysannerie, telle est l'idée centrale de Lénine. Le prolétariat communique son idéal et son esprit à la petite bourgeoisie, l'attire à lui, l'entraîne à sa suite. Se fondant sur ce fait, Lénine ne craignait pas que les communistes ne fussent qu'une goutte d'eau dans la mer. Il savait que cette force d'attraction, que ce levain sont si puissants, qu'ils peuvent obliger toute une pâte à lever. Cela lui permettait de supposer que la mer infinie de la paysannerie pourrait être soulevée par le prolétariat.

Lénine pouvait-il craindre que notre jeunesse, si elle n'était pas exclusivement prolétarienne dans sa composition, ne s'égarer de l'autre côté, que cette jeunesse ne suive pas cette route où l'appelle la voix de l'histoire universelle et que l'expérience de notre Parti communiste lui indique d'une main sûre ? En aucune façon. « *Lénine et la jeunesse* », tel est le titre de mon exposé d'aujourd'hui. L'audace même d'Ilitch était celle d'un jeune. Il était jeune à cinquante-trois ans. Et il serait resté jeune tant qu'il aurait vécu. Le léninisme est jeune aussi. Il en souffle une jeunesse universelle, il en émane un avenir colossal et une audace jeune et illimitée.

Et si Ilitch est jeune, alors la jeunesse doit être une jeunesse « ilitchienne ». Elle doit être pénétrée, non seulement de cette jeunesse communicative et naturelle, mais aussi de la sagesse de Lénine. Avec prudence, avec habileté, elle doit tirer les conclusions de la vieille culture formée durant des siècles. Et quand tout cela sera réuni en elle, alors elle sera digne de Lénine (...).

25 janvier 1924.